

# **CRITIQUE, festival. 3ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL (Eglise Saint- Michel), le 1er août 2026. BACH : 4 Suites pour violoncelle seul par Edgar MOREAU**

Après trois soirées qui avaient déjà inscrit cette 3ème édition du Chamonix Vallée Classics Festival dans le panthéon des rendez-vous musicaux de l'été, le quatrième concert promettait un nouveau sommet, une plongée dans l'intimité et la spiritualité grâce à l'un des plus prodigieux violoncellistes de sa génération. Et quel écrin pour accueillir ce face-à-face avec l'âme humaine ! L'Eglise Saint-Michel de Chamonix avec sa lumière tamisée, et son acoustique généreuse qui enveloppe chaque note d'une réverbération presque divine, était une fois encore le théâtre de ce festival pas comme les autres. Ce soir-là, affichant complet comme la veille, le public chamoniard, fidèle et conquis, s'apprêtait à vivre un moment d'une grande force émotionnelle : l'interprétation par Edgar Moreau de quatre des six *Suites pour violoncelle seul* de Jean-Sébastien Bach, ces monuments de la musique universelle qui

exigent du musicien une maîtrise technique, une profondeur d'âme et une capacité à dialoguer avec le silence que bien peu possèdent. Et ce jeune homme de trente-deux ans, né en 1994, allait nous prouver, s'il en était encore besoin, qu'il est bien l'un des plus grands.



Avec la *Suite No. 1* en sol majeur, BWV 1007, on a été d'emblée saisi par la clarté, la transparence et la joie communicative qui émanaient de son jeu. Le célèbre *Prélude*, cette cascade de notes qui semble jaillir comme une source intarissable, a été déroulé avec une fluidité, une légèreté et une énergie presque dansante qui ont immédiatement captivé l'assistance. **Edgar Moreau**, avec son violoncelle de David

Tecchler de 1711 et son archet de Dominique Peccatte – des instruments d'une sonorité exceptionnelle –, a su faire chanter cet instrument comme rarement on l'entend, trouvant des couleurs, des nuances, des accents qui donnaient à cette musique familière une fraîcheur et une vitalité insoupçonnées. L'Allemande, lourde et majestueuse, a déployé toute sa gravité, tandis que la *Courante*, légère et bondissante, semblait esquisser une danse baroque sous les voûtes de l'église. La *Sarabande*, avec sa mélodie simple et dépouillée, a été jouée avec une pudeur et une émotion contenue qui ont fait naître un silence de cathédrale, comme si chaque note était une offrande, un murmure adressé à l'éternité. Les deux *Menuets*, l'un en sol majeur, l'autre en sol mineur, ont offert un contraste saisissant, entre grâce ensoleillée et mélancolie ombreuse, avant la *Gigue* finale, une véritable course d'énergie, un tourbillon de notes qui s'achève dans un éclat

de joie, salué par des applaudissements chaleureux, mais retenus, comme si le public, déjà conquis, pressentait que l'aventure ne faisait que commencer.

Avec la *Suite No. 3* en do majeur, BWV 1009, on est entré dans un autre univers, plus lumineux, plus grandiose, presque orchestral dans sa conception. Le *Prélude*, avec ses arpèges éclatants, ses gammes ascendantes qui semblent chercher la lumière, a été interprété avec une puissance et une autorité rares, le violoncelle d'Edgar Moreau sonnant comme un orgue, comme un chœur de voix célestes. L'*Allemande*, d'une noblesse et d'une ampleur impressionnantes, a déployé toute sa richesse harmonique, tandis que la *Courante*, d'une virtuosité étincelante, faisait montre d'une agilité et d'une précision diaboliques. Mais c'est la *Sarabande*, avec sa mélodie simple, presque hiératique, qui a constitué un sommet d'émotion, un instant suspendu hors du temps où le musicien, les yeux fermés, semblait converser avec Bach lui-même, livrant une interprétation d'une beauté rare, soutenue par un son d'une profondeur et d'une chaleur qui faisaient vibrer les pierres de l'église. Les deux *Bourrées* – l'une en do majeur, l'autre en do mineur – ont offert une bouffée d'air, une respiration dans ce voyage intérieur, avant la *Gigue* finale, une danse endiablée, un tourbillon de notes qui s'achève dans une apothéose de virtuosité, saluée par un public qui, cette fois, n'a pu retenir son enthousiasme.



Puis vint la *Suite No. 4* en mi bémol majeur, BWV 1010, une œuvre plus intime, plus sombre, aux accents presque douloureux, qui exige du musicien une maîtrise technique et une profondeur d'expression hors du commun. Dès le *Prélude*, avec ses arpèges graves, ses harmonies suspendues, on a senti que l'on basculait dans un autre monde, un monde de méditation, de recueillement, où chaque note est pesée, méditée, comme une prière murmurée. **Edgar Moreau** s'y est montré d'une intelligence et d'une sensibilité bouleversantes, explorant toutes les couleurs de son instrument, des sonorités les plus chaudes aux attaques les plus incisives, avec une palette dynamique d'une richesse inouïe. L'*Allemande*, sombre et majestueuse, la *Courante*, plus légère mais toujours empreinte de gravité, la *Sarabande*, d'une beauté déchirante, presque funèbre, ont défilé comme les stations d'un chemin de croix musical, avant les deux *Bourrées* et la *Gigue*, qui, loin de chasser la mélancolie, semblaient l'exacerber, la porter à son paroxysme, dans une danse fiévreuse et désespérée qui

s'achève sur un accord suspendu, laissant planer un silence chargé d'émotion.

Et enfin, ce fut la *Suite No. 6* en ré majeur, BWV 1012, l'apothéose, le sommet absolu de ce récital. Le *Prélude*, avec ses arpèges éclatants, ses gammes vertigineuses, a été interprété avec une virtuosité et une puissance qui ont littéralement emporté le public, transporté dans un tourbillon de notes, une ivresse sonore qui faisait vibrer les voûtes de l'église. L'*Allemande*, d'une noblesse souveraine, la *Courante*, d'une légèreté aérienne, la *Sarabande*, d'une beauté intemporelle, ont défilé comme les moments d'une vie, les joies et les peines, les élans et les recueils, avant les deux *Gavottes* – l'une en ré majeur, l'autre en ré mineur – qui ont offert une respiration, un moment de grâce, avant la *Gigue* finale, une danse échevelée, une course effrénée qui s'achève dans un éclat de lumière, un ré majeur triomphant qui semblait sceller l'union entre le ciel et la terre.

Après le dernier accord, ce fut un triomphe, une *standing ovation* qui n'en finissait pas, le public debout, les yeux brillants de larmes et de reconnaissance, saluant un musicien qui, pendant près d'une heure trente, avait su lui faire oublier le monde, le temps, pour le porter au plus près de l'absolu. **Edgar Moreau**, visiblement ému, a salué avec une humilité qui contrastait avec la démonstration de génie qu'il venait d'offrir, et l'on a compris, devant ce spectacle, pourquoi ce jeune homme de 32 ans – Lauréat des plus prestigieux concours (Rostropovitch 2009, Tchaïkovski 2011 et *Young Concert Artist* 2014), double victorieux de la Musique Classique en 2013 et 2015, Lauréat d'un *ECHO Klassik* en 2016 et des *ECHO Rising Stars* en 2017, soutenu par la Fondation Banque Populaire et la Fondation d'entreprise Safran, Révélation instrumentale classique ADAMI 2012 et Prix Jeune Soliste des Radios Francophones Publiques 2013, et depuis 2023 professeur de violoncelle au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris (!) – est bien l'un des plus grands

violoncellistes de sa génération. Et l'on a pensé, en le quittant, à cette phrase de Pablo Casals, qui disait que les *Suites pour violoncelle* de Bach sont « *l'essence même de la musique, la poésie la plus pure, la plus profonde* » : ce soir, **Edgar Moreau** nous en a offert une preuve éclatante, et le **Chamonix Vallée Classics Festival**, grâce au programmateur éclairé qu'est **David Joseph**, peut s'enorgueillir d'avoir écrit une nouvelle page d'or de sa jeune histoire.



---

**CRITIQUE, festival. 3ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL (Eglise Saint-Michel), le 1er août 2026. BACH : 4 Suites pour violoncelle seul par Edgar MOREAU. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**

---

# **CRITIQUE, festival. 3ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL (Eglise Saint- Michel), le 31 juillet 2026. BEETHOVEN / SCHUBERT par le Quatuor MODIGLIANI et Edgar MOREAU (violoncelle)**

Le troisième concert du Chamonix Vallée Classics Festival, ce vendredi 31 juillet 2026 dans la magnifique Eglise Saint-Michel de Chamonix, restera à jamais gravé dans la mémoire de ceux qui ont eu la chance d'y assister. Après deux soirées déjà mémorables – [l'incandescence de Jean-Efflam Bavouzet](#) et [l'intensité fiévreuse du Quatuor Danel](#) –, la troisième soirée devait marquer un sommet. Affichant complet, le public chamoniard (mais aussi très cosmopolite de la très chic station alpine...) était venu en nombre pour vivre ce que beaucoup pressentaient comme un moment d'exception. Et grâce à la venue du prestigieux Quatuor Modigliani, accompagné du jeune et prodigieux violoncelliste français Edgar Moreau, la soirée a tenu toutes ses promesses, portée par

## Le parrainage de Vanessa de Launoit et Anne Grafe-Buckens, qui ont eu la main heureuse en soutenant un tel événement.



Le **Quatuor Modigliani**, formation aujourd'hui incontournable sur les scènes internationales, s'est d'abord emparé du *Quatuor à cordes No. 6* en si bémol majeur, Op. 18 de **Ludwig van Beethoven**, la dernière des œuvres de jeunesse du maître dans ce genre. D'emblée, on a été saisi par la manière dont ils ont su restituer toute la complexité, la vigueur et l'inventivité de cette partition. Le premier mouvement, d'une extrême

concision, a explosé avec une énergie arpégée, portée par un accompagnement tourbillonnant, pour laisser place à un second mouvement qui a déployé une tendresse d'*aria*, jouant sur les plus belles sonorités du quatuor, avec ce bref passage en ut majeur, d'une lumière presque céleste, qui a semblé suspendre le temps. Le *Scherzo*, tout en syncopes déstabilisantes, a montré l'humour et l'audace du compositeur, mais c'est le finale, introduit par l'extraordinaire *Adagio* intitulé « *La Malinconia* », qui a constitué le véritable tour de force de l'interprétation. Ce mouvement, d'une beauté inédite et d'une profondeur psychologique saisissante, est une véritable plongée dans un état d'âme, une méditation sur la mélancolie qui alterne entre des passages suspendus, presque mystiques, et des accords douloureux, déchirants, dont les interprètes ont su restituer toute l'angoisse et la tension. La transition vers l'*Allegretto* final, d'une agilité éclatante et d'une gaité presque nerveuse, qui semble tenter de chasser le spectre de la mélancolie, a été exécutée avec une précision et un *brio* confondants. Ce fut une interprétation d'une

intelligence rare, où l'on a senti toute la maturité et l'engagement du **Quatuor Modigliani**, qui a porté cette œuvre de jeunesse au rang de chef-d'œuvre. Déjà, on percevait ce qui allait être la marque de la soirée : une exigence technique absolue, une cohésion d'ensemble exceptionnelle, et une capacité à émouvoir en explorant les tréfonds de l'âme humaine.

Et au final, pas d'entracte pour reprendre son souffle, le Sublime *Quintette à cordes* en do majeur, D956 de **Franz Schubert**, dit « *Quintette des Violoncelles* », a été donné dans la foulée, juste le temps pour le jeune **Edgar Moreau** de rejoindre les quatre musiciens du **Quatuor Modigliani**. Dès l'**Allegro ma non troppo**, on a su que l'on allait vivre quelque chose d'absolument inouï. L'addition de ce second violoncelle, dont le timbre chaud et profond est venu enrichir la texture sonore déjà merveilleuse du quatuor, a créé une alchimie parfaite. L'œuvre, que Schubert composa deux mois avant sa mort, est d'une beauté et d'une profondeur telles qu'elle vous saisit et ne vous lâche plus. La complicité entre les artistes était palpable. Le jeune violoncelliste, lauréat des prestigieux concours Rostropovitch et Tchaïkovski , s'est montré à la hauteur de ses aînés, faisant preuve d'une maturité, d'une maîtrise et d'une sensibilité qui ont impressionné. Mais c'est dans l'*Adagio*, deuxième mouvement, que la magie a opéré le plus intensément. Le thème magnifique, d'une mélancolie inouïe, a été porté avec une émotion contenue, déchirante, faisant naître un climat d'une intimité et d'une gravité rares. La tension est alors devenue presque insoutenable.



Après les trois premiers mouvements, la beauté de ce qui venait d'être joué, l'intensité de l'engagement des musiciens, la communion avec un public suspendu à leurs moindres gestes, était telle que celui-ci n'a pas pu se contenir, et n'a pas attendu la fin de l'ouvrage pour applaudir frénétiquement, et même hurler sa joie et son émotion ! Puis vint le quatrième mouvement, donc, qui est une véritable apothéose, un tourbillon qui emporte tout sur son passage. Le mouvement s'intitule *Allegretto*, une indication qui pourrait paraître anodine, presque aimable, mais qui chez Schubert est toujours un leurre. Dès les premières mesures, on est projeté dans un tourbillon endiablé, une danse presque sauvage qui semble vouloir conjurer le destin, repousser l'ombre de la mort qui plane sur les mouvements précédents. Le thème principal, d'une énergie folle, bondit et rebondit entre les instruments, porté par un rythme de tarentelle qui ne laisse aucun répit, et l'on sent immédiatement que ce finale est une course contre la montre, une fuite éperdue vers la lumière. Mais Schubert, en génie du contraste qu'il est, n'oublie jamais la mélancolie

qui est le fond de son être, et il glisse comme une ombre au cœur même de cette allégresse : un deuxième thème surgit, plus chantant, plus lyrique, qui semble arracher une larme au milieu du vertige, comme un souvenir qui remonte à la surface, avant que la danse ne reprenne de plus belle, encore plus frénétique. À la fin du quatrième mouvement, alors que l'ultime note, un do majeur lumineux et apaisé, venait de résonner, un silence de cathédrale a précédé une explosion d'applaudissements, libérant une pression émotionnelle qui avait atteint son paroxysme. C'était une réaction spontanée, viscérale, un hommage vibrant à des artistes qui venaient de toucher à l'absolu. La magie de ce moment, où la frontière entre le public et la scène s'efface, restera comme l'une des plus belles images de ce festival.

Après un tel moment, pas de bis, cela aurait été une profanation après une telle apothéose. Le public, debout, applaudissait à tout rompre, une *standing ovation* qui n'en finissait pas, pour saluer ce voyage de quarante-cinq minutes au cœur de la beauté pure, de la jouissance musicale absolue, un de ces instants où l'art nous rappelle à notre condition la plus profonde. Ce concert, par sa qualité artistique exceptionnelle et les émotions qu'il a suscitées, a marqué les annales du jeune festival savoyard, confirmant que le **Chamonix Vallée Classics Festival** est bien devenu un rendez-vous incontournable, un lieu où la musique est célébrée avec une passion et une exigence que seul un amour sincère peut inspirer. Grâce à **David** et **Denise Joseph**, qui portent ce projet avec une énergie inépuisable, et à des mécènes éclairés, ces moments de grâce continuent d'exister, nous rappelant que l'art a toujours besoin de passeurs. Merci à eux – à tous leurs fabuleux amis Mécènes et Sponsors – qui rendent tous ces moments de bonheur partagé possible !...



---

CRITIQUE, festival. 3ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL  
(Eglise Saint-Michel), le 31 juillet 2026. BEETHOVEN /  
SCHUBERT par le Quatuor MODIGLIANI et Edgar MOREAU  
(violoncelle). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

**CRITIQUE, festival. 3ème  
CHAMONIX VALLEE CLASSICS  
FESTIVAL (Eglise Saint-**

# Michel), le 30 juillet 2026. CHOSTAKOVITCH & TCHAIKOVSKY par le Quatuor DANEL

Après l'incandescence du récital de Jean-Efflam Bavouzet la veille à l'Espace Michel Croze 2, le

*Chamonix Vallée Classics Festival* prenait ses quartiers dans le somptueux cadre de l'Eglise Saint-Michel de Chamonix, pour une soirée placée sous le signe des cordes et des âmes slaves. Le Quatuor Danel, considéré comme l'ensemble instrumental de référence pour l'exécution de la musique de chambre de Dimitri Chostakovitch – et l'on comprend pourquoi en les entendant !... –, avait fait le déplacement jusqu'au pied du Mont-Blanc, et c'est un public conquis, mêlant une fois encore les mélomanes chevronnés à des amateurs curieux, qui s'était massé dans la nef pour cette soirée d'anthologie. Et là, dans ce lieu chargé d'histoire et de spiritualité, la musique de chambre a pris une dimension presque transcendante, portée par quatre musiciens – mais avant tout Marc Danel au premier violon, qui ne se contentait pas de jouer : il vivait, ils souffrait, ils exultait chaque note comme s'il s'agissait de la dernière.

Dans le *Quatuor à cordes No. 1* en do majeur, Op. 49 de **Dimitri Chostakovitch**, donné en ouverture du concert, on a senti que cette soirée serait différente. **Marc Danel**, au premier violon,

a immédiatement imposé sa présence flamboyante, ce mélange unique de virtuosité acrobatique et d'engagement physique dont nous avons déjà eu l'occasion de témoigner, dans ces mêmes colonnes, [lors de leur concert au Théâtre du Capitole de Toulouse en janvier dernier](#), auprès de la grande Elisabeth Leonskaja, pour une mémorable exécution du *Quintette avec Piano* du même Chostakovitch. Nous avons déjà évoqué ses fameuses contorsions, cette manière qu'il a de se pencher, de se redresser, de danser littéralement avec son violon, comme si chaque note lui arrachait un morceau de lui-même ; ce soir-là, à Chamonix, il a poussé cette gestuelle jusqu'à l'extase, les yeux levés vers la voûtes en se levant parfois comme s'il prenait son envol pour quelque Paradis – et l'on ne savait plus si c'était lui qui jouait l'instrument ou l'instrument qui le possédait. Mais derrière ce spectacle fascinant, il y avait une intelligence musicale hors du commun, une compréhension viscérale de l'univers de chostakovitch, ce premier quatuor encore lumineux, presque néoclassique, où l'on perçoit déjà les prémices de ce langage si singulier, entre ironie mordante et mélancolie profonde. Le **Quatuor Danel** en a restitué toutes les nuances, du chant pastoral du premier mouvement aux rythmes dansants du finale, avec une précision d'orfèvre et une cohésion d'ensemble qui force l'admiration, tout en prenant le temps de commenter l'œuvre avec une pédagogie généreuse, rendant ces chefs-d'œuvre accessibles à ce public chamoniard si réceptif, exactement comme Bavouzet l'avait fait la veille – décidément, ce festival a le don de mettre les artistes à hauteur d'hommes.

Mais c'est avec le Quatuor à cordes No. 8 en do mineur, Op. 110 que le **Quatuor Danel** a véritablement atteint des sommets. Cette œuvre bouleversante, dédiée par Chostakovitch aux victimes du fascisme et de la guerre, est une descente aux enfers, une autopsie de l'âme humaine où le compositeur s'est littéralement mis à nu, et les Danel nous en ont offert une lecture d'une intensité presque insoutenable. Dès le premier mouvement, ce *Largo* désespéré où le motif *DSCH* – les initiales

du compositeur – se tisse comme un *leitmotiv funèbre*, on a été pris à la gorge, happé par cette spirale de douleur et de rage contenue, et le quatuor a su faire monter la tension *crescendo*, jouant avec les dynamiques, accentuant les silences, faisant craquer l'archet sur les cordes pour mieux souligner la violence sourde de cette musique. Marc Danel, toujours aussi acrobatique, semblait littéralement en transe, son corps épousant chaque inflexion, chaque coup d'archet rageur, chaque *pianissimo* presque inaudible qui faisait retenir son souffle à l'assistance. Les *Allegretto* suivants, avec leurs rythmes de valse macabre, leurs *pizzicati* sardoniques, leurs dissonances qui déchirent l'air, ont été interprétés avec une férocité jubilatoire, presque provocatrice, comme pour mieux rappeler que cette musique est aussi un acte de résistance, un cri de révolte contre l'absurde. Et ce finale, ce *Presto* qui s'emballe et s'éteint dans un murmure, un ultime *pizzicato* qui semble s'effondrer sur lui-même, a laissé le public médusé, suspendu à ce vide sidéral qui s'est installé, personne n'osant applaudir... avant que Marc Danel ne choisisse de se lever pour rompre le silence, et qu'une salve d'applaudissements, retenue puis déchaînée, ne vienne saluer – comme il se devait – cette lecture magistrale !



Après l'entracte, venu couper ce trop-plein d'émotions, place à **Piotr Illitch Tchaïkovski** avec son *Quatuor à cordes No. 1* en ré majeur, Op. 11, et le contraste était saisissant. Là où Chostakovitch nous avait plongés dans les abysses, Tchaïkovski nous a offerts un bain de lumière, de lyrisme et de mélodie pure, et le **Quatuor Danel**, qui n'est pas seulement un spécialiste du répertoire russe du XXe siècle, s'est montré tout aussi éblouissant dans ce registre romantique. Dès l'*Allegro moderato*, on a été emporté par cette énergie débordante, ces thèmes chantants et populaires que les cordes faisaient vibrer avec une chaleur communicatrice, et l'on a savouré chaque contraste, chaque passage où la virtuosité cède la place à l'intimité, où les quatre instruments dialoguent comme des amis autour d'une table. Mais le clou du spectacle, bien évidemment, fut le légendaire *Andante cantabile*, cet air

si célèbre que Tchaïkovski avait emprunté à une chanson populaire ukrainienne et qui, sous les archets du Quatuor Danel, est devenu un moment de pure magie, un chant d'une simplicité et d'une beauté déchirantes, porté avec une pudeur et une émotion communicative qui avait fait pleurer le grand Léon Tolstoï, comme l'a rappelé un des instrumentistes juste avant les premiers accords. Et dans ce cadre magnifique de l'église Saint-Michel, avec l'acoustique généreuse qui enveloppait chaque note d'une réverbération dorée, on a compris pourquoi ce festival est si unique : cette communion entre des musiciens de génie, un public conquis et un lieu chargé d'histoire, c'est la promesse tenue de **David et Denise Joseph** (et tous leurs merveilleux soutiens et collaborateurs...) qui, une fois encore, œuvrent dans l'ombre avec une passion inépuisable pour offrir à Chamonix des instants de grâce.

Après la longue *standing ovation*, le Quatuor Danel, visiblement ému, a offert un bis inattendu et magnifique : trois courtes pièces extraites des *Visions fugitives* de **Sergueï Prokofiev**, admirablement retranscrites pour quatuor à cordes. Ces miniatures, d'une poésie et d'une concision confondantes – Prokofiev les avait écrites pour piano entre 1915 et 1917, s'inspirant d'un poème de Balmont sur les « visions fugitives » –, ont pris sous les doigts de nos quatre musiciens une couleur et une vie nouvelles, oscillant entre l'onirisme délicat de certaines pièces et l'énergie débridée des autres, et l'on a salué cette trouvaille qui, en quelques minutes, venait parfaire ce voyage au cœur de la musique slave.

Ce deuxième concert, à l'instar de l'ouverture de la veille, restera gravé comme un moment d'exception dans l'histoire déjà riche de ce festival pas comme les autres, qui, au fil des ans, s'affirme comme l'un des rendez-vous incontournables de l'été dans les Alpes !



---

CRITIQUE, festival. 3ème CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL  
(Eglise Saint-Michel), le 30 juillet 2026. CHOSTAKOVITCH &  
TCHAIKOVSKY par le Quatuor DANIEL. Crédit photographique (c)  
Emmanuel Andrieu

---

**CRITIQUE, festival. 3ème  
CHAMONIX VALLEE CLASSICS**

# FESTIVAL (Espace Michel Croz 2), le 29 juillet 2026. HAYDN / BEETHOVEN / RAVEL par Jean-Efflam BAVOUZET (piano)

Il y a tout juste un an, [nous vous parlions déjà dans ces colonnes de ce festival pas comme les autres](#), né de la passion et de l'amitié. Après deux éditions qui ont fait date, le *Chamonix Vallée Classics Festival* a rouvert ses portes hier soir, 29 juillet 2026, pour une troisième cuvée placée sous les plus hauts auspices, avec un concert d'ouverture qui s'est déroulé à l'Espace Michel Croz 2 – et qui mettait à l'affiche l'un de nos meilleurs pianistes hexagonaux : Jean-Efflam Bavouzet !

D'emblée, nous avons retrouvé l'esprit si particulier de ce rendez-vous musical unique : la symbiose entre une exigence artistique de tout premier plan et une atmosphère « *bon enfant* » qui fait sa marque de fabrique. Le public, mélange d'initiés et d'amateurs avertis venus de toute la région mais aussi de l'Etranger – dont beaucoup de britanniques... Chamonix est l'une des destinations estivales favorites de nos amis d'Outre-Manche !... -, est réuni par la flamme communicative de son président. Cette flamme, c'est celle de **David Joseph**, avocat londonien dans la « *vraie vie* », mais mélomane passionné et fondateur de ce festival, qui porte avec un enthousiasme contagieux un projet né avec son ami trop tôt disparu, **Bernard de Launoit**. Et que serait ce festival sans

également **Denise Joseph**, sa charmante épouse, dévouée et présente sur tous les fronts – trésorière, mais aussi cheville ouvrière de la communication ! – et dont le sourire et l'élégance sont aussi précieux que son efficacité.



Pour ce cru 2026, c'est donc le pianiste français **Jean-Efflam Bavouzet** qui avait l'honneur de donner le « la ». Et quel « la » ! Originaire de Lannion, en Bretagne, cet artiste a forgé son exceptionnelle technique au Conservatoire de Paris avant de briller sur les scènes internationales, de Solti à Boulez, et de conquérir les plus hautes récompenses (ICMA Artist of the Year en 2012, Gramophone Awards, Diapason d'Or...). Sa discographie, qui fait autorité pour les

intégrales Haydn, Beethoven ou Debussy, chez Chandos, témoigne de sa place à part dans le firmament pianistique français et même international. Mais ce qui frappe d'emblée, c'est cette manière qu'il a de s'emparer du public avant même que la première note ne résonne. Car Bavouzet n'est pas seulement un technicien hors pair, c'est aussi un formidable pédagogue, un conteur qui prend le temps de présenter chaque pièce avec une verve, une profondeur et un humour qui désarment. Il ne se contente pas de jouer ; il explique, il raconte, il glisse une anecdote, il nous fait entrer dans l'intimité des compositeurs, et l'on se surprend à rire de ses saillies tout en mesurant l'immense érudition qui les sous-tend. Ce soir, le programme intitulé « *Wien* » rendait hommage à Vienne à travers ses plus illustres enfants (Haydn et Beethoven !) – et l'un de ses plus beaux legs, la valse, et Bavouzet allait nous mener par la main dans ce voyage avec une maîtrise et une générosité confondantes.

Le concertiste a ouvert la soirée avec **Josef Haydn**, la *Sonate pour piano en la bémol majeur Hob XVI/46*, et dès les premières

mesures, on est saisi par la clarté lumineuse du toucher, cette transparence qui est la marque des grands interprètes du maître d'Esterházy. Bavouzet, qui a gravé l'intégrale des *Sonates* de Haydn avec une autorité reconnue, en restitue à la perfection l'esprit primesautier et la profondeur souterraine, cette ambiguïté délicate entre légèreté de surface et gravité du propos. Les phrases s'enchaînent avec une évidence qui n'est que le fruit d'un travail acharné, et l'on perçoit déjà cette tendance qui est chez lui comme un péché mignon, ce goût pour la nuance *forte* qui vient dynamiser les contrastes, accentuer les saillies rythmiques, donner du relief à des passages qui, sous d'autres doigts, pourraient paraître anodins. Il aime pousser le clavier dans ses retranchements, jouer avec les couleurs, et si cette approche peut surprendre chez un interprète de Haydn, elle finit par convaincre tant elle révèle une énergie et une vitalité insoupçonnées. On entend le sourire dans les *allegros*, on devine une mélancolie à peine voilée dans les *adagios*, et le public, déjà conquis, applaudit avec une chaleur qui n'a rien de conventionnel.

Vient ensuite **Ludwig van Beethoven**, la *Sonate pour piano No. 3 en ut majeur, Op. 2*, cette œuvre de jeunesse que le compositeur dédia à Haydn en signe de reconnaissance et peut-être aussi, déjà, d'émancipation. Bavouzet, qui s'est également mesuré à l'intégrale des *Sonates* de Beethoven, aborde cette partition avec une fougue communicative et une intelligence architecturale qui font merveille. Le premier mouvement, *Allegro con brio*, explose littéralement sous ses doigts, les arpèges fusent avec une précision diabolique, les accents sont martelés avec une vigueur qui n'exclut jamais le chant, et l'on sent chez ce pianiste une joie manifeste à faire chanter ce piano, à lui arracher des sonorités qui semblent parfois empruntées à l'orchestre tant la palette est riche. Là encore, Bavouzet cède à ce penchant pour la dynamique appuyée, pour les *crescendi* qui s'emballent et les contrastes qui prennent des allures de tempête, mais c'est toujours avec une telle intelligence du phrasé, une telle

compréhension de la structure que l'on est emporté sans réserve. L'*Adagio*, en mi majeur, est un modèle de respiration, de lyrisme contenu, de tendresse un peu mélancolique, et le pianiste sait y insuffler une chaleur qui touche au cœur. Puis le *Scherzo*, alerte et bondissant, avant un *Finale* qui est un véritable feu d'artifice de virtuosité, où les octaves s'entrechoquent, où les gammes se poursuivent en une course effrénée, et où Bavouzet déploie une puissance et une autorité qui soulèvent le public. On est passé de la grâce haydnienne à l'audace beethovénienne, et l'on mesure combien le parcours est cohérent, combien ce dialogue entre le maître et l'élève est habilement restitué par un interprète qui en connaît toutes les subtilités.



Après l'entracte, moment de convivialité qui est aussi l'esprit du festival, on bascule dans l'univers de **Maurice**

**Ravel**, et c'est là que Bavouzet excelle peut-être le plus. Il entame par le *Menuet sur le nom d'Haydn*, une pièce brève mais dense, véritable hommage crypté où le compositeur tisse un motif à partir des lettres du nom du maître viennois. Sous les doigts du pianiste, cela devient un bijou d'élégance, un jeu de miroirs où se reflète toute la tradition classique filtrée par le prisme impressionniste, avec un toucher d'une délicatesse infinie, des nuances chuchotées, des couleurs pastel qui semblent flotter dans l'air. On est aux antipodes de la puissance déployée dans Beethoven, et Bavouzet, en virtuose complet, sait moduler son jeu avec une souplesse confondante.

Puis viennent les *Valses nobles et sentimentales*, et là, c'est une véritable plongée dans le monde raffiné et ambigu de Ravel, ces huit valse qui sont à la fois une célébration et une critique du genre, un hommage à Schubert et à la Vienne impériale, mais aussi une distanciation ironique, un jeu de masques. Bavouzet s'y déploie avec une sensualité et une intelligence rares, faisant tourbillonner les rythmes, ciselant les harmonies avec une précision d'orfèvre, et s'autorisant parfois ces petites audaces, ces *rubati* à la limite de la rupture qui donnent à chaque valse un caractère unique. On adore chez lui cette manière qu'il a de souligner certains accents avec une vigueur presque brutale, de faire surgir des sonorités cuivrées là où l'on attendrait une caresse, d'ajouter une touche de sarcasme à la nostalgie, comme s'il nous prenait à témoin de la vanité de cette danse qui fut le symbole d'un monde en train de s'écrouler. C'est un régal, une leçon de style et d'invention, et le public, suspendu à ses doigts, ne perd pas une miette de cette lecture aussi érudite que jubilatoire.



Le programme s'achève avec la célèbre *Valse*, ce poème chorégraphique que Ravel avait d'abord conçu pour un grand orchestre symphonique, comme une apothéose et un vertige, une vision hallucinée du bal viennois qui bascule dans le chaos (et même la tragédie). Dans cette pièce, Bavouzet déchaîne les éléments. Le piano devient orchestre, les sonorités s'épaississent, les rythmes s'emballent, les dissonances se font

plus âcres, et l'on assiste, ébloui, à la lente métamorphose d'un monde qui s'effondre sous ses propres excès. Le pianiste, qui a enregistré cette œuvre avec une autorité qui fait aujourd'hui référence, déploie une virtuosité époustouflante, des octaves torrentielles, des accords massifs qui semblent ébranler la salle, tout en maintenant une clarté de texture et une logique narrative qui donnent à cette page son sens profond, cette lucidité tragique sur la beauté qui se consume. Il accentue délibérément, encore et toujours, les nuances *forte*, pousse les *fortissimi* jusqu'à la limite du soutenable, comme pour mieux signifier l'ivresse et la démesure de cette valse devenue danse macabre, et quand les dernières mesures s'éteignent dans un grondement sourd, le silence qui s'installe est plus éloquent que tous les applaudissements. Et pourtant, ils viennent ces applaudissements, d'emblée déchaînés, puis une *standing ovation* qui ne se dément pas, le public debout, conquis et reconnaissant.

Alors Bavouzet, avec ce sourire malicieux qui le caractérise, revient pour un *bis*, et c'est la *Toccata* extraite du *Tombeau de Couperin* du même Ravel qui fuse, un feu d'artifice de virtuosité pure, un tourbillon de notes qui semble défier les lois de la gravité pianistique. Là encore, il joue avec les couleurs, souligne certains contre-chants avec une vigueur qui frise l'impudence, accélère quelques passages comme pour

tester les limites de l'instrument, et le public, ravi, entre dans ce jeu avec une jubilation communicative.

**Jean-Efflam Bavouzet**, par son exigence technique, son intelligence du répertoire et cette générosité qui est la sienne, a su toucher aussi bien le spécialiste que le novice, et c'est bien là le génie de ce festival – où la musique classique, débarrassée de ses oripeaux, se vit comme une fête partagée. Et tandis que **David et Denise Joseph** recueillaient les compliments sous les lumières tamisées de la **Salle EMC2**, on ne pouvait qu'applaudir à leur vision, à leur obstination, à ce pari fou de faire vivre la musique dans un lieu qui en était quasi dénué, porté par l'amitié, la passion et cette conviction que l'art, dans un monde où les financements publics se raréfient, trouvera toujours des personnes privées – ou des entreprises, comme ce soir **Aerpanel** qui parrainait le concert ! -, amoureuses de la musique, prêtes à la défendre à tout prix. Le **3ème Chamonix Vallée Classics Festival** est ainsi bel et bien sur les rails d'une aventure exceptionnelle – et il reste 5 concerts d'exception pour s'en convaincre, [à partager en famille \(les concerts sont gratuits pour les moins de 30 ans !\) ou entre amis... jusqu'au 1er août inclus !](#)



---

CRITIQUE, festival. 3e CHAMONIX VALLEE CLASSICS FESTIVAL  
(Espace Michel Croz 2), le 29 juillet 2026. HAYDN / BEETHOVEN  
/ RAVEL par Jean-Efflam BAVOUZET (piano). Crédit  
photographique (c) Droits réservés

---

**CRITIQUE, festival. LISBONNE,  
12e Festival « Verao**

# Classico » (Teatro Thalia), le 26 juillet 2026. 3ème des 6 concerts « Talent Fest »

Pour ce 3ème volet des concerts « *Talent Fest* » du *Verão Clássico Festival & Academy*, le *Teatro Thalia* a une fois de plus ouvert ses portes à la jeune génération musicale. Ce 26 juillet, la scène du théâtre lisboète accueillait un programme éclectique, mêlant les grandes œuvres du répertoire à des pièces plus rares – mais en revanche plus axés sur les instruments à cordes, que lors des deux premiers concerts... -, révélant au public tout à la fois des fragilités prometteuses et des talents éclatants. Si certains jeunes artistes ont encore besoin de mûrir, d'autres ont littéralement enflammé la salle, confirmant que le *Verão Clássico* est bien un vivier de futurs grands noms de la musique classique.

La soirée s'est ouverte avec la *Sonate, Opus 82* d'**Edward Elgar**, interprétée par la violoniste polonaise **Rozalia Bryla**, accompagnée au piano par **Pedro Costa**. Dès l'*Allegro. Risoluto* initial, la jeune artiste a imposé un jeu d'une belle autorité et maturité. Son son, chaud et puissant, a su capturer l'essence romantique et mélancolique du compositeur anglais, porté par un Pedro Costa dont l'accompagnement, toujours d'une élégance rare, a offert un écrin de velours à cette démonstration de virtuosité. Une entrée en matière des plus prometteuses, saluée par des applaudissements nourris.

Le contrebassiste portugais **Guilherme Viegas** s'est ensuite attaqué à l'*Adagio* du Concerto de **Vanhal**, accompagné par **João Araújo** au piano. Force est de constater que la prestation, marquée par de nombreuses approximations et quelques hésitations, n'a pas entièrement convaincu. Le trac, sans doute, a joué des tours à ce jeune artiste dont le potentiel semble pourtant réel. Il lui reste du travail pour maîtriser pleinement son instrument et gagner en assurance, mais le public, indulgent, a salué ses efforts et l'invite à persévérer sur cette voie exigeante.



Le violoncelliste chinois **Trevor Chan** a ensuite interprété le *Rondo* du *Concerto N°2* de **Haydn**, accompagné par **Duarte Martins** au piano. Là encore, le jeune musicien a fait preuve d'un jeu encore trop scolaire, manquant d'assurance et de cette liberté qui fait la différence entre une lecture correcte et une interprétation véritablement habitée. Si la technique est présente, il lui manque encore ce supplément d'âme qui transforme l'exercice en émotion. Une prestation qui laisse entrevoir des qualités certaines, mais qui demande

encore à mûrir pour convaincre pleinement.

Le **Trio Momentu** – **Diniz Resende** à la clarinette, **Maria Castro** au violoncelle et **Yifang Wang** au piano – a ensuite offert un moment de pure délicatesse avec l'*Adagio con espressione* du *Trio, Opus 11* de **Beethoven**. Quelle douceur et quelle complicité entre les trois jeunes artistes ! La clarinette de Resende, moelleuse et chantante, dialoguait avec une grâce infinie avec le violoncelle de Castro, tandis que le piano de Wang tissait un tapis sonore d'une sensibilité remarquable. Un instant de poésie pure, où la jeunesse des interprètes se faisait oublier au profit d'une musicalité déjà aboutie.

Le contrebassiste portugais **Raúl Represas** a ensuite livré une interprétation de l'*Andante cantabile* de la *Sonate N°2* d'**Adolf Míšek** qui a su toucher le public par sa sincérité et sa chaleur. Son jeu, plus assuré que celui de son prédécesseur, a su faire chanter la contrebasse avec une expressivité rare, porté par un **João Araújo** au piano d'une discrétion élégante. C'est ensuite la jeune pianiste vietnamienne **Trang Linh Le** qui a enflammé le clavier avec l'*Étude, Opus 10 N°4* de **Chopin**. Sa technique, d'une propreté et d'une vélocité impressionnantes, a conquis la salle. Chaque note fusait avec une précision diabolique, chaque phrase musicale était portée par une énergie communicative.



La violoncelliste portugaise **Catarina Mason** a ensuite abordé l'*Andante, allegro vivace* de la *Sonate N°4, Opus 102* de **Beethoven**, accompagné par **Duarte Martins** au piano. Sa lecture, sobre et élégante, a su rendre hommage à la grandeur et à la profondeur du compositeur allemand. Si quelques imperfections techniques sont à noter, l'intention musicale, elle, était parfaitement présente. Sa compatriote contrebassiste **Margarida Sousa** a ensuite offert un moment de grâce avec la *Sonate pour contrebasse* de **Willem de Fesch**. Le *Siciliano* initial, d'une douceur mélancolique, a fait place à une *Allemande* plus dansante, où la jeune artiste a su déployer un jeu à la fois précis et chaleureux. **João Araújo**, au piano, l'a accompagnée avec une sensibilité exemplaire. Une prestation convaincante pour une instrumentiste qui semble prometteuse.

Le violoniste portugais **Alfonso Pinto-Ribeiro** s'est ensuite emparé de l'*Allegro* du *Concerto N°4* de **Mozart**, accompagné par **Pedro Costa** au piano. Dès les premières notes, le potentiel de ce jeune musicien a éclaté au grand jour. Son jeu, à la fois précis et chantant, sa sonorité ronde et son sens du dialogue

avec le piano ont révélé un artiste d'une maturité étonnante pour son âge. Un beau potentiel, un jeune violoniste à suivre de t près, qui a su captiver le public par son charisme et son talent évident.



Puis vint l'une des révélations de la soirée : l'altiste portugais **Gustavo Rebelo**, accompagné par **João Araújo** au piano, qui s'est attaqué au *Grand Tango* d'**Astor Piazzolla**. Quelle démonstration de maîtrise et de virtuosité ! Son alto, tour à tour langoureux et furieusement rythmé, a su capturer l'essence même du *tango*, mêlant mélancolie et énergie communicative. Le jeu de Rebelo, d'une précision diabolique et d'une superbe expressivité, a emporté la salle dans un tourbillon d'émotions. Les applaudissements furent nourris, les « *bravo !* » fusant de toutes parts. Une révélation, assurément, pour cet artiste dont on attend désormais avec impatience la suite de la carrière.



La soirée s'est achevée sur un égal enthousiasme à l'encontre du jeune violoniste portugais **Miguel Rocha**, accompagné par l'excellent **Pedro Costa** au piano, qui ont interprété l'*Allegro* de la *Sonate pour violon et piano* de **César Franck**. Et là, cerise sur le gâteau de la soirée, le public a eu droit à un nouveau moment de bonheur violonistique. Miguel Rocha, quasi à l'instar du jeune **Jayden King** [deux soirs plus tôt](#), a démontré un talent véritablement exceptionnel. Son jeu alliait une technique irréprochable à un lyrisme envoûtant et une puissance expressive. La *Sonate* de Franck, œuvre d'une richesse harmonique et d'une profondeur infinies, a été servie par un jeune artiste qui semblait habité par la musique. A la fin de sa prestation, ce fut une véritable ovation, des applaudissements longs et nourris. Un vrai talent, qui confirme que le *Verão Clássico* est bien une pépinière de futurs grands noms.



Ce troisième concert « *Talent Fest* » aura donc été un concentré d'émotions et de promesses. Entre les fragilités de certains, qui appellent à la patience et au travail, et les fulgurances d'autres, qui laissent présager de brillantes carrières, le **Teatro Thalia** a une fois de plus vibré au son de la jeunesse musicale. Et si la soirée s'est achevée sur l'enthousiasme soulevé par le jeune violoniste Miguel Rocha, elle a également confirmé que le **Verão Clássico** est bien un festival unique, où se côtoient l'humilité de l'apprentissage et l'ivresse de la virtuosité, dans un écrin chargé d'histoire.

---

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « *Verao Classico* »  
(Teatro Thalia), le 26 juillet 2026. 3ème des 6 concerts

# CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 25 juillet 2026. 2ème des 4 concerts « Master Fest »

Il règne toujours, au sublime Teatro Thalia, une atmosphère singulière depuis le début de cette 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academy*. La disparition brutale, la veille de l'ouverture, du violoniste Stephan Picard, a profondément marqué les esprits. Le concert d'ouverture « *Master Fest* » lui avait été dédié, tout comme l'intégralité de cette édition. Et ce 25 juillet, pour le deuxième concert des « *Master Fest* », c'est avec une émotion toujours vive mais désormais mêlée à une énergie résiliente que le public s'est retrouvé dans ce théâtre chargé d'histoire. La soirée, placée sous les signes de Mozart et de Chostakovitch, offrait un programme d'une grande

charge émotionnelle, où les Professeurs de l'Académie partageaient, *au final*, la scène avec leurs Etudiants de l'Académie – dans une belle démonstration de transmission et de communion artistique.

La soirée s'est ouverte sur un enchantement : les **5 Pièces pour 2 violons et piano** de **Dimitri Chostakovitch**. Que d'équilibre et de complicité entre **Eszter Haffner**, au violon, **Filipe Pinto-Ribeiro**, au piano, et le jeune académiste américain **Jayden King**, âgé de seulement 11 ans, [qui avait déjà électrisé la veille lors du second concert « Talent Fest »](#) ! Le *Prélude* s'est déroulé avec une élégance toute classique, la *Gavotte* a fait danser les archets avec une légèreté exquise, et l'*Elegy* a déployé une mélancolie d'une beauté bouleversante. La *Valse*, tourbillonnante et nostalgique, a été suivie d'une *Polka* endiablée qui a emporté l'audience dans un tourbillon de joie. Rarement la musique de Chostakovitch, si souvent teintée d'amertume, n'avait paru aussi lumineuse. **Jayden King**, malgré son jeune âge, a fait preuve d'une maturité et d'une aisance confondantes, dialoguant d'égal à égal avec ses aînés. Une entrée en matière éblouissante !

Puis vint un moment de grâce absolue avec le **Trio pour Cordes KV. 266** de **W. A. Mozart**. **Eszter Haffner**, au violon, **Johanna Ott**, jeune académiste autrichienne, et **Matteo Fabi**, violoncelliste italien de l'Académie, ont tissé une tapisserie sonore d'une délicatesse infinie. L'*Adagio* initial, d'une noblesse et d'une profondeur méditatives, a été suivi d'un *Menuetto* d'une élégance toute viennoise. Les trois artistes, unis par une complicité manifeste, ont su rendre hommage à la grâce et à l'équilibre parfaits du compositeur salzbourgeois. Une lecture pétrie de sensibilité et de retenue, qui a littéralement envoûté le public lisboète.

La soirée a alors pris un tournant plus sombre et plus intime

avec les *Satires (Pictures of the Past)* de Chostakovitch. C'est **Anna Samuil**, soprano d'une palette expressive infinie, qui s'est emparée de ce cycle de cinq *mélodies*, accompagnée au piano par son mari **Matthias Samuil**. Dès la première *satire*, « *To a critic* », son jeu dramatique, sa diction ciselée et son art du contraste ont donné vie à ces tableaux satiriques avec une intensité confondante. « *Spring awakening* » fut un instant de légèreté ironique, tandis que « *The descendants* » déroula une mélancolie teintée d'absurde. Le *climax* fut atteint avec « *The Kreutzer Sonata* », où la voix d'Anna Samuil, tour à tour suppliante et déchirante, a dépeint avec une puissance tragique la violence et la passion contenues dans le texte. **Matthias Samuil**, au piano, a été un partenaire d'une grande intelligence, capturant avec une précision chirurgicale l'ambiance tantôt caustique, tantôt désespérée de ces pages. Une prestation magistrale qui a laissé le public suspendu à chaque mot, à chaque note.



Le point d'orgue de cette soirée mémorable fut cependant le

**Concerto N°12** de **Mozart**, interprété par un ensemble d'exception. Au piano, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**, déployait un toucher d'une transparence et d'une élégance rares. **Eszter Haffner**, au violon, et **Alexandra Scott**, à la contrebasse, formaient le noyau soliste, entourés d'une pléiade de jeunes académistes : **Alfonso Pinto-Ribeiro**, **Anna Gerber**, **Johanna Ott** et **Sonja Bogner** aux violons, **Gustavo Rebelo** et **Rachel Korenhof** aux altos, et **Matteo Fabi** au violoncelle. Dès l'*Allegro* initial, l'évidence s'est imposée, et un dialogue vibrant entre les générations a fait jour, une conversation exaltée entre maîtres et élèves. Filipe Pinto-Ribeiro, avec un doigté d'une légèreté aérienne, a su insuffler à chaque phrase la grâce mozartienne, tandis que la section des cordes, menée par Eszter Haffner, répondait avec une précision et une chaleur remarquables. L'*Andante*, d'une beauté céleste, a offert des instants de pure introspection, où le piano et les cordes se mêlaient dans un échange d'une douceur infinie. Le *Rondeau. Allegretto* final, pétillant de vie et d'énergie, a emporté la salle dans une joie communicative, concluant ce *concerto* par un feu d'artifice de virtuosité et d'élégance. Les jeunes académistes ont fait preuve d'une discipline et d'une musicalité exceptionnelles, se fondant dans le tissu sonore avec une aisance confondante. Une véritable leçon de musique, où le respect du texte mozartien s'alliait à une spontanéité et une fraîcheur irrésistibles.

À la fin de cette œuvre magistrale, les applaudissements furent longs, nourris, mêlés d'une émotion palpable. Ce deuxième concert « *Master Fest* » aura été une célébration de la vie et de la transmission, un hommage vibrant à **Stephan Picard** dont l'esprit semblait flotter sur la scène du **Teatro Thalia**, souriant à cette jeunesse talentueuse qui poursuit son chemin avec passion. Dans ce programme audacieux, mariant l'élégance classique de Mozart à l'ironie mordante de Chostakovitch, le **Verão Clássico** a une fois de plus démontré la vitalité et la richesse de sa proposition artistique. Sous

la direction énergique et passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, l'Académie est un creuset où se forment les artistes de demain, guidés par des maîtres exceptionnels. Et tandis que la soirée s'achevait, une certitude s'imposait : ce festival est une authentique communauté, une famille unie par l'amour de la musique – et le souvenir lumineux de celui qui nous a tragiquement quittés il y a quelques jours seulement...

---

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Veroao Classico » (Teatro Thalia), le 25 juillet 2026. 2ème des 4 concerts « Master Fest ». Crédit photographique (c) Andreia Carvalho

---

**CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Veroao Classico » (Teatro Thalia), le 24 juillet 2026. 2ème des 6 Concerts « Talent Fest »**

[Après le premier des 6 concerts « Talent Fest »](#), donné la veille, le 12e *Verão Clássico Festival* &

**Academy** poursuivait son chemin avec son deuxième volet. Et de nouveau, le Teatro Thalia, ce sublime écrin baroque du XVIII<sup>e</sup> siècle dont l'acoustique de velours semblent conçus pour magnifier chaque note, a vibré sous les archets et les voix d'une nouvelle génération d'artistes venus des quatre coins du monde. Si le premier concert « *Talent Fest* » nous avait enchantés, cette seconde soirée nous a offert une soirée tout aussi saisissante, ponctuée de deux véritables révélations (au violon).

Et c'est la jeune violoniste allemande **Mirjam Rikus** qui débute la soirée, avec l'*Allegro* de la *Sonate N°6* de **Beethoven** avec une énergie rayonnante. Son jeu, à la fois incisif et chantant, a su capturer l'essence classique du compositeur, porté par un **Ricardo Martins** au piano dont l'accompagnement, toujours d'une élégance rare, a offert un écrin de velours à la démonstration de jeune virtuose. La soirée s'est ensuite teintée de lyrisme avec la soprano chinoise **Huan Ouyang**, qui a interprété l'air déchirant « *Ach, ich fühl's* » de *La Flûte enchantée* de **Mozart**. Si sa voix, encore fragile, trahissait une certaine timidité et un besoin de maturation, elle a su toucher le public par la sincérité de son engagement et la pureté de ses intentions. Une promesse que le temps et le travail sauront certainement transformer en éclat. **Matthias Samuil**, au piano, l'a soutenue avec une délicatesse infinie.

Le violoncelliste israélien **Genwa Khazin** a alors offert un moment de pure méditation avec le *Prélude* de la *Suite N°2* de **Bach**. Quelle sobriété et quelle profondeur ! Chaque note semblait suspendue dans l'air, chaque phrase déroulait une architecture d'une perfection géométrique, rappelant que la véritable virtuosité réside aussi dans la capacité à faire chanter le silence. Puis vint un tourbillon de couleurs avec

le *Nocturne and Tarantella* de **Szymanowski**, interprété par la violoniste autrichienne **Johanna Ott**. Sa maîtrise des ambiances contrastées – la langueur envoûtante du nocturne, suivie de la frénésie dansante de la *tarantelle* – a impressionné par sa palette expressive. **Pedro Costa**, au piano, a été un partenaire de feu, insufflant à ce duo une énergie communicative qui a enthousiasmé la salle.



La soprano polonaise **Aliaksandra Sinianskaya** a ensuite envoûté le public avec le célèbre « *Chi il bel sogno di Doretta* » de *La Rondine* de **Puccini**. Sa voix, d'une clarté cristalline et d'un timbre chaud, a déroulé ce rêve mélancolique avec une élégance et une retenue dramatique confondantes. Un moment de pure beauté, magnifié par le jeu subtil de Matthias Samuil. Le violoniste néerlandais **Dario Hulsing** a alors pris le relais avec l'*Adagio di molto* du *Concerto* de **Sibelius**. La profondeur de son approche, la manière dont il a su faire chanter la ligne mélodique avec une intensité presque nordique, a révélé une maturité artistique rare chez un si jeune interprète.

Chaque note était imprégnée d'une mélancolie lumineuse qui a captivé l'audience.

La soprano chinoise **Yin Wang** a apporté une touche de séduction et de mystère avec le célèbre « *Quando men vo* » (la valse de Musetta) tiré de *La Bohème* de Puccini. Son interprétation, pétillante et pleine de charme, a su capturer l'esprit coquin du personnage, portée par un **Matthias Samuil** toujours aussi présent et inspiré. Le violoniste allemand **Ludwig Dorner** a ensuite offert une lecture éclatante de l'*Allegro aperto* du *Concerto N°5* de **Mozart**. Sa technique, d'une propreté exemplaire, et son sens du dialogue avec le piano de **Ricardo Martins** ont rendu hommage à la grâce et à l'équilibre parfaits du compositeur salzbourgeois.

La soprano croate **Veronika Pervan** a plongé dans l'univers sombre et passionné de **Giuseppe Verdi** avec « *Egli non riede ancora* » extrait d'*Il Corsaro*. Sa voix, puissante et dramatique, a su incarner avec brio le désespoir et la fureur du personnage, confirmant l'étendue de son potentiel lyrique. La violoniste espagnole **Esperança Recio** a ensuite livré une interprétation saisissante du *Recitativo und Scherzo-Caprice* de **Fritz Kreisler**. Cette pièce, véritable démonstration de virtuosité, a été maîtrisée avec une aisance et un panache qui ont ravi le public. Le dialogue entre le récitatif, plein de noblesse, et le *scherzo*, d'une folie dansante, a été mené avec un brio confondant.



Le contrebassiste allemand **Luis Büttner** a ensuite fait chanter son instrument dans l'*Andante* du *Concerto N°2* de **Bottesini**. Quelle prouesse ! La contrebasse, souvent cantonnée à des rôles d'accompagnement, s'est ici élevée avec une rondeur et une expressivité bouleversantes, portée par un **João Araújo** au piano d'une sensibilité remarquable. La soprano portugaise **Maria Bastos** a alors interprété « *Mein Herr Marquis* » de *La Chauve-Souris* de **Johann Strauss II** avec une verve et un humour communicatifs. Si sa voix, encore un peu verte, lui demande de mûrir et de gagner en assurance, son charisme scénique et sa joie de vivre ont conquis la salle, qui a salué son énergie contagieuse.



C'est alors que la soirée a pris une tournure mémorable. La violoniste autrichienne **Sonja Bogner** s'est emparée de la *Sonate Opus 27 N°3* d'**Eugène Ysaÿe** avec une maîtrise et une autorité absolument renversantes. Sa technique d'une précision diabolique, son jeu incandescent et son engagement dramatique sans faille ont littéralement envoûté le public. À la fin de sa prestation, les applaudissements furent si nourris, si enthousiastes, qu'elle dut revenir plusieurs fois saluer, déclenchant à chaque rappel une nouvelle salve d'acclamations. C'est la première « Révélation » de la soirée !...

La soprano mexicaine **Daniela Carreón** a ensuite offert un moment de grâce avec le grand air « *É strano...Sempre libera* » de *La Traviata* de **Giuseppe Verdi**. Son approche nuancée, passant avec une aisance confondante de l'introspection douloureuse du récitatif à l'ivresse vertigineuse de la *cabalette*, a révélé une artiste d'une maturité scénique exceptionnelle. **Matthias Samuil**, au piano, a suivi ce tourbillon d'émotions avec une complicité rare.

Et pour clore la soirée, vint la seconde révélation, celle qui restera gravée dans la mémoire des spectateurs présents ce

soir-là au Teatro Thalia ! **Jayden King**, jeune violoniste américain âgé de seulement 11 ans (!), s'est élancé dans le *Finale. Allegro vivacissimo* du *Concerto* de **Tchaïkovski**. Dès les premières notes, un silence de stupeur s'est abattu sur la salle. Comment un enfant de cet âge peut-il posséder une telle maîtrise technique, une telle maturité sonore, une telle intelligence musicale ? Son archet volait sur les cordes avec une agilité déconcertante, ses doubles cordes étaient d'une netteté chirurgicale, et son lyrisme, d'une fougue presque insolente, a emporté tout sur son passage. **Pedro Costa**, au piano, l'a suivi (comme il le pouvait !...) dans cette course effrénée avec un impressionnant soutien. Lorsque la dernière note s'est éteinte, ce fut une explosion d'applaudissements, des « *bravos* ! » fusant de toutes parts, des spectateurs debout, subjugués. **Jayden King** a dû saluer à de multiples reprises, le visage émerveillé par l'accueil triomphal qui lui était réservé. Il est incontestable que ce jeune prodige, par son époustouflante maîtrise et son charisme naturel, promet une carrière brillante qui fera sans doute un jour le tour du monde.



Ce deuxième concert « *Talent Fest* » a une fois de plus démontré la richesse et la vitalité de la jeune génération musicale réunie à Lisbonne. Dans l'écrin majestueux du **Teatro Thalia**, entre fragilités prometteuses et fulgurances éclatantes, le **Verão Clássico** continue de tisser sa légende. Et si la soirée s'est achevée sur l'éblouissement de ce jeune Américain de 11 ans, elle a également confirmé que chaque artiste présent sur scène, à son niveau, porte en lui l'avenir de la musique.

---

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico »  
(Teatro Thalia), le 24 juillet 2026. 2ème des 6 Concerts

# CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 23 juillet 2026. 1er des 6 concerts « Talent Fest »

Ce 23 juillet, le Teatro Thalia, écrin baroque niché au cœur de Lisbonne, a vibré à l'occasion du premier concert « *Talent Fest* » dans le cadre de la 12e édition du *Verao Classico Festival & Academia* (toujours dirigée, depuis ses débuts et d'une main de maître, par le pianiste portugais Filipe Pinto-Ribeiro). Avant même que les jeunes artistes ne fassent leur apparition, le lieu impose le respect. Ce théâtre privé, édifié au XVIIIe siècle, fut un haut lieu de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se pressaient l'aristocratie et les intellectuels épris de beauté. Ses pierres apparentes, et son acoustique en velours semblent encore imprégnées

des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, ce n'est pas à des fantômes du passé que les spectateurs font face, mais à une promesse d'avenir. Le festival portugais – qui se tient chaque été à Lisbonne depuis 2014 (et cette année du 22 juillet au 1er août...) – a encore su tisser la toile d'un événement désormais de stature internationale, mêlant avec une vraie pertinence les concerts « *Master Fest* », confiés aux professeurs (dont l'ouverture du festival, la veille de cette soirée musicale) – et ces désormais fameux concerts « *Talent Fest* », dédiés aux étudiants (6 en tout, étalés du 23 au 30 juillet). Et quel lancement pour cette série dédiée à la jeune garde... gage d'un excellent *Cru* 2026 !

La soirée débute avec *Allegro vivo* de la *Sonate pour violon et piano* de Debussy, **Natalia Lerch** (violoniste polonaise) a imposé un jeu d'une diaphanéité saisissante. Avec un archet qui semblait caresser l'air, elle a su capturer l'essence impressionniste du compositeur, portée par un **Ricardo Martins** au toucher délicat, dont le piano se faisait tantôt écume, tantôt brise. Une entrée en matière qui promettait déjà un voyage technique hors du commun.

La soirée, placée sous le signe de l'éclectisme, a ensuite basculé vers l'âme slave avec **Yitian Liu**, mezzo-soprano chinoise, qui a livré l'air d'Olga de *Eugène Onéguine*. Quelle maturité pour une si jeune artiste ! Sa voix, ronde et légèrement cuivrée, a déroulé la mélancolie de Tchaïkovski avec une superbe intelligence dramatique, accompagnée par un **Matthias Samuil** qui a su se faire complice et discret à la fois.

Puis vint le choc du purisme avec la *Suite N°4* de Bach, interprétée par la violoncelliste israélienne **Yael Shmila**. Rarement un instrument n'a paru aussi habité. Sa technique, d'une propreté chirurgicale, n'a jamais sacrifié la chaleur du bois ; chaque courbe mélodique dessinait une architecture parfaite. Un contrepoint saisissant avec la fougue gitane qui a suivi : **Victoria Zhang**, (toute jeune !) violoniste sino-américaine, qui a littéralement enflammé le *Thalia* avec les *Zigeunerweisen* de Sarasate. Sa virtuosité échevelée, ses trilles incandescents et son *pizzicato* d'une précision diabolique ont soulevé une salle conquise. Ricardo Martins, au piano, a suivi ce tourbillon avec une agilité stupéfiante.



La voix était à l'honneur et les sopranos se sont succédé avec un *brio* renversant, à commencer par **Elisa Bastos** (soprano portugaise) qui a plongé dans l'abîme tragique de « *Sola, perduta, abbandonata* » extrait de *Manon Lescaut* de Puccini avec des aigus déchirants de beauté, qui ont révélé une palette expressive rare chez une si jeune interprète. **Lora Vangelova** (Allemagne) lui a répondu avec la légèreté

pétillante de *La Zingara* de Donizetti, tandis que **Donna Lee** (Chine) a impressionné par la puissance et la clarté diabolique de « *Saper Vorreste* » tiré de *Un Ballo in maschera* de Verdi, chaque note étant un trait d'esprit musical. Enfin, **Madalena Oliveira Martins** (Portugal), dans l'air tendre de *L'Elisir d'Amore*, a su insuffler une innocence cristalline, portée par la constance lumineuse de Matthias Samuil au piano.



Mais ce concert fut aussi une démonstration éclatante des pépites rares de l'orchestre. Le contrebassiste **Pedro Carvalho**, dans l'*Andante* du *Concerto* de Koussevitzky, a fait chanter son instrument avec une rondeur et une expressivité qui défiaient les graves habituels. Son compatriote **Francisco Osório**, lui, a tissé une *Elegia* de Bottesini d'une mélancolie envoûtante, le tout soutenu par un **João Araújo** au piano d'une sensibilité exemplaire.

Et que dire des violonistes ? **Leonardo Priori** (Italie) a dompté la *Sonate N°3* d'Ysaÿe avec une maîtrise redoutable, mêlant prouesses polyphoniques et lyrisme brûlant. **Laura Kim** (USA) a attaqué l'*Allegro molto* de la *Sonate N°4* de Beethoven avec une énergie juvénile et un mordant rythmique parfaitement maîtrisé. Quant à **Anna Gerber** (Suisse), elle a conclu la partie instrumentale en apothéose avec la *Polonaise de Concert* de Wieniawski : un feu d'artifice de doubles cordes, de sauts d'archet et de panache slave, digne des plus grandes scènes. Mention spéciale à **Pedro Costa**, pianiste collaborateur, dont le soutien fut un véritable pilier pour les deux derniers violonistes.



Et c'est la violoniste polonaise **Julia Majewska** qui a mis le point final à cette superbe soirée, portée par la grâce juvénile, avec le célèbre *Tzigane* de Maurice Ravel. Son violon, tour à tour rauque, langoureux et furieusement

virtuose, a capté l'esprit tzigane avec *brio*. Pedro Costa, au piano, a tissé avec elle un dialogue d'une complicité sidérante, concluant ce marathon musical sur une note de pure ivresse.

Ce premier concert « *Talent Fest* » n'a pas seulement été une démonstration de technique, mais aussi une leçon d'âme. Ces jeunes artistes venus des quatre coins du monde (Portugal, Chine, Israël, USA, Allemagne, Italie, Suisse, Pologne) ont transformé le vénérable **Teatro Thalia** en un creuset de passions et d'espoirs. Sous la direction bienveillante des *Maestros* de la *Master Fest*, l'avenir de la musique classique est ici, entre ces murs chargés d'histoire... et il est radieux ! Le *Verao Classico Festival*, par son exigence et sa générosité, confirme son statut d'incontournable de l'été lisboète. Une soirée qui nous promet que les 5 prochains concerts « *Talent Fest* » – jusqu'au 31 juillet – seront à la hauteur de ce premier éblouissement !...

---

**CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 23 juillet 2026. 1er Concert des « Talent Fest ». Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu et Andreia Carvalho**

---

# **CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet 2026. Concert inaugural / le 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott**

Ce 22 juillet, le Teatro Thalia, joyau baroque niché au cœur de Lisbonne, a ouvert ses portes pour le concert inaugural de la 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academia*. Ce théâtre privé, érigé au XVIIIe siècle, fut un lieu emblématique de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se réunissaient aristocrates et intellectuels amoureux du beau.

Ses murs de pierre apparente et son acoustique veloutée semblent encore imprégnés des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, le drame n'était pas sur scène, mais dans les cœurs.

Alors que le nombreux public achevait de prendre place, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**,

apparut, la voix teintée d'une émotion contenue. Il annonça la nouvelle qui assombrissait déjà le début du festival : la disparition soudaine, à la veille de l'inauguration, du grand violoniste et professeur hispano-allemand **Stephan Picard**. Avec une grande dignité, Filipe Pinto-Ribeiro tint à remercier chaleureusement le violoniste **Linus Roth**, dont la disponibilité et l'exceptionnel geste artistique – accepter en urgence de diriger les masterclasses de violon et de participer à ce concert inaugural – méritaient toute l'admiration. Puis, dans un élan de générosité et de fidélité à l'esprit du festival, il annonça que ce concert d'ouverture, et l'intégralité de cette 12e édition du VERÃO CLÁSSICO, seraient dédiés à la mémoire de Stephan Picard. L'émotion était à son comble, et la musique allait désormais porter le deuil et l'hommage.

Le programme s'ouvrit alors sur une œuvre ajoutée spécialement pour l'occasion, comme un souffle venu de l'éternité : le *Mozart-Adagio* d'Arvo Pärt, composé en 1992 *in memoriam* du grand violoniste Oleg Kagan. Ce choix, d'une pertinence bouleversante, tissait un fil invisible entre deux morts prématurées. Sur scène, trois artistes – **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano – se recueillirent dans une interprétation d'une intensité rare. La musique de Pärt, avec son tintement méditatif, ses silences habités et ses notes suspendues comme des offrandes, créa un espace sacré sous les voûtes du Thalia. Chaque phrase musicale était un souffle retenu, un hommage muet au disparu. Ce fut un moment de pure grâce, où le temps semblait suspendu, et les larmes perlaient dans les regards émus des musiciens. Une communion parfaite entre l'âme d'un compositeur, le geste des artistes et la mémoire d'un violoniste dont l'esprit flottait parmi le public.



Passé ce moment de ferveur, la soirée s'envola avec le *Trio avec piano n°39* de **Josef Haydn**, interprété par **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Dès l'Andante initial, s'installa une complicité lumineuse. Le *Poco adagio* fut un tissage de dialogues exquis, et le Finale « à la hongroise » conclut avec une virtuosité étincelante, les trois artistes semblant ne former qu'un seul souffle. Une lecture empreinte de naturel et d'élégance. Vint ensuite un moment insolite : le *Duetto* pour violoncelle et contrebasse de Rossini, interprété par **Edgar Moreau** et **Alexandra Scott**. Quel démonstration de génie ! La contrebasse, souvent reléguée au second plan, s'éleva ici avec une rondeur, une agilité et un chant prodigieux, dialoguant à égalité avec le violoncelle profond de Moreau. L'*Andante Molto* fut un duo d'amour, une mélancolie envoûtante, avant que l'*Allegro final* ne conclue cette pièce de bravoure par un déploiement de jeux de cordes, salué par les applaudissements reconnaissants du public.

La soprano russo-allemande **Anna Samuil** illumina ensuite la

scène avec les *Canzoni da camera* de Puccini. Quelle palette d'émotions ! Sa voix, d'une richesse captivante et d'un timbre magnétique, sut passer de la langueur passionnée de « *Sole e amore* » à l'ivresse méditerranéenne de « *Terra e mare* » et à la grâce enfantine de « *E l'uccellino* ». Sa diction, parfaite, et son art de la colorature firent revivre ces miniatures avec une intensité dramatique saisissante, avant de conclure ce moment puccinien par le déchirant aria « *In quelle trine morbide* » extrait de *Manon Lescaut*, où chaque silence portait le poids du désespoir. **Matthias Samuil**, son époux au piano, fut un compagnon d'une sensibilité infinie. La soirée se poursuivit avec les *Romanze da camera* de **Giuseppe Verdi**, où Anna Samuil révéla une nouvelle facette de son immense talent. La religiosité douloureuse du « *Deh, pietoso, oh Addolorata* » fut un instant de pure grâce, contrastant magnifiquement avec la verve populaire du « *Stornello* » et l'élan joyeux du « *Brindisi* ». Une fois encore, la complicité avec Matthias Samuil, au piano, était totale, chaque phrase musicale étant un échange vibrant.

Et, enfin, l'apogée de cette soirée mémorable : le *Trio avec piano n°1* de **Félix Mendelssohn**, interprété par **Eszter Haffner** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Il est difficile de trouver les mots pour décrire l'incandescence de ce moment. Le *Molto Allegro agitato* initial fut un tourbillon romantique d'une énergie presque sauvage, les trois cordes s'enlaçant et se délaçant avec une précision chirurgicale et un lyrisme débordant. L'*Andante* offrit une respiration, une île de mélancolie d'une beauté céleste, avant que le *Scherzo*, avec son *leggiero e vivace* survolté, ne déchaîne l'enthousiasme de la salle. Le Finale, *Allegro assai appassionato*, fut l'apothéose : une course vertigineuse, une démonstration de maîtrise absolue où les quatre artistes, portés par la sensibilité de Haffner, la profondeur de Moreau et le piano éblouissant de Pinto-Ribeiro, entraînèrent le public dans un tourbillon d'émotion pure.

À la fin, les applaudissements furent longs, intenses, mêlés d'une émotion palpable. Ce concert inaugural des « Master Fest » (trois autres suivront jusqu'au 1er août...) fut, en définitive, un geste artistique total, une leçon de vie où la musique sut transformer la perte en beauté, la tristesse en communion. Sous la direction passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le **Verão Clássico** a posé une pierre blanche sur le chemin de Stephan Picard. Ce festival, qui se tient chaque été au cœur de la capitale portugaise, confirme, avec une intensité peu commune, son statut de rendez-vous incontournable de l'été lisboète. Et ce premier « *Master Fest* », par sa qualité exceptionnelle et la profondeur de son hommage, restera longtemps gravé dans les mémoires comme une nuit où la musique fut plus forte que tout.



---

**CRITIQUE, festival. LISBONNE, Concert d'ouverture du 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet**

2026. 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

---

# **CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla**

Depuis un demi-siècle (!), le Festival du Vigan rayonne au cœur des Cévennes, porté par la vision et la passion inaltérable de son fondateur, le pianiste Christian Debrus. En 2026, pour ce jubilé d'or (jusque dans la couleurs du programme général du festival !), la manifestation cévenole célèbre cinquante ans d'exigence artistique et de convivialité, fidèle à l'esprit qui l'anime depuis sa création en 1976. Le programme, éclectique et

toujours d'une grande qualité, invite mélomanes et curieux à (re)découvrir des lieux chargés d'histoire, des églises et temples accrochés aux flancs du collines et montagnes de Cévennes, dont l'acoustique et l'intimité créent une magie unique à chaque concert. Cette édition anniversaire, qui s'étale sur tout l'été (jusqu'au 25 août cette année), voit défiler des artistes de renom, de jeunes talents et des figures emblématiques, confirmant la longévité et le rayonnement de ce festival singulier.

## Un moment de grâce à Aumessas : flûte et harpe en harmonie

Parmi les temps forts de cette [programmation 2026](#), le concert du 22 juillet, qui avait lieu dans le charmant **Temple d'Aumessas**, où la harpiste **Anaïs Gaudemard** et le flûtiste **Frédéric Chatoux** ont offert une prestation d'une touchante beauté.



Le programme, savamment concocté, était un véritable voyage musical. Il s'ouvrait sur la *Sonate BWV 1020* de **Johann Sebastian Bach**, interprétée avec une clarté et une justesse de style qui ont immédiatement plongé l'auditoire dans une méditation pleine de grâce. La *Fantaisie en La Majeur op.124* de **Camille Saint-Saëns** a ensuite déployé tout son romantisme, la harpe d'Anaïs Gaudemard répondant avec une palette de couleurs chatoyantes à la flûte lumineuse de Frédéric Chatoux. Les pièces de **Gabriel Fauré**, *Après un rêve* et le *Morceau de concours*, ont été des

moments de pure poésie, où le souffle et le toucher se sont faits d'une douceur infinie pour exprimer toute l'intimité et la mélancolie du compositeur.

La soirée s'est ensuite poursuivie avec l'*Entr'acte* de **Jacques Ibert**, une pièce pleine de verve et de fantaisie que les deux artistes ont rendue avec un *brio* et un esprit espiègle irrésistibles. La *Suite paysanne hongroise* de **Béla Bartók** a été une autre révélation, les deux musiciens explorant avec virtuosité les rythmes et les couleurs des danses populaires des Pays de l'Est, dans une interprétation à la fois puissante et subtile. Enfin, l'évocation du tango avec *Night Club 1960* d'**Astor Piazzolla** a électrisé le temple, la flûte se faisant tour à tour sensuelle et incisive, portée par le souffle puissant de la harpe.

Au-delà de l'exceptionnelle qualité d'interprétation, ce concert fut aussi un modèle de partage et de pédagogie. Avant chaque œuvre, Frédéric Chatoux (puis la harpiste pour les deux dernières pièces), avec une éloquence et une clarté remarquables, a pris le temps de présenter les pièces, d'en éclairer le contexte, les spécificités et les intentions des compositeurs. Cette approche a offert au public, qu'il soit mélomane averti ou simple amateur, une clé d'écoute précieuse, rendant la musique encore plus limpide et l'expérience profondément enrichissante. Ce geste, qui témoigne d'un profond respect pour le spectateur, a créé un lien unique entre les artistes et son public, transformant le récital en une véritable conversation musicale.

La complicité des deux artistes a également brillé dans les deux *bis* offerts en toute générosité. Un arrangement inattendu et poignant de *La Foule*, la célèbre chanson d'**Edith Piaf**, a d'abord suscité l'émotion, suivi de l'*Adagio* du **Quatuor avec flûte** de **W. A. Mozart**, un moment de pure sérénité qui a conclu cette soirée sur une note d'apaisement et de beauté absolue. Ce fut un concert exceptionnel, une célébration lumineuse de la musique de chambre dans un cadre idyllique... à l'occasion de

ce [50e Festival du Vigan](#) !

---

**CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**